

***Le Miroir des Limbes* d'André Malraux et la modernité littéraire**

Quelques balbutiements en contrepoint à ce que vient de dire Jorge et dans la ligne de ce que Michel Murat présentait comme l'objet de notre rencontre, la réception de Malraux. J'aimerais aller au-delà du *Miroir des Limbes* pour tirer au jour les résistances à Malraux. Sans doute, ce seront les miennes. L'idée psychanalytique de résistance implique une part de confession, mais je crois que ces résistances, en rejoignent beaucoup d'autres. Les anti-Malraux restent majoritaires et tenaces. Ils survivent aussi bien aux *Antimémoires* ou aux antiromans qu'au livre admirable de Jean-François Lyotard. Il y a de la débîne dans l'air, depuis une trentaine d'années, et il est d'ailleurs curieux qu'un homme aussi étranger au dénigrement que Malraux et qui n'a jamais pris la plume que pour exalter, que pour louer, ait été aussi moqué lui-même. On pense au mot de Matisse sur Picasso : « Il n'y a que lui qui ait le droit de dire du mal de moi » – c'est évidemment l'objection qu'on a envie de leur lancer. Je vais donc énumérer ces quelques raisons. Je vous dirai tout de suite que je ne les partage pas, je me suis même permis de faire, il y a plus de trente ans, peu après la mort d'André Malraux, un panégyrique qui date de 1977 mais qui malheureusement n'est pas très connu parce qu'il a servi de préface à la réédition des *Conquérants* dans le club français du livre – cela s'appelait : « Malraux, le visiteur de l'aube ». C'était pour annoncer qu'il y aurait un retour de Malraux et pourquoi.

Passons vite sur l'inscription politique. Oui, il y avait quelque chose d'un peu rebutant, inesthétique selon les critères de l'époque dans l'emploi de ministre. La cantine chez Lasserre, le smoking chez les Kennedy, les Champs Élysées en 68, tout ça, ce sont, si vous voulez, les stigmates de l'officialité qui ont pu bloquer un certain nombre de gens dont je fus à l'époque. Et c'est devenu, à mes yeux, presque un sujet d'admiration parce que le lambris était suicidaire : on peut admirer Malraux pour cet

acte de courage qui lui a fait perdre son Nobel auprès des puritains suédois. En tout cas, perdre un magistère pour un ministère, c'est un très mauvais calcul, une *diminutio capitis* dans l'imaginaire intellectuel –celui de l'époque. En fait, c'était son souci d'efficacité, son souci précisément de ne pas être un homme du dire mais un homme qui transforme le dire en faire et qui l'amène à prendre des responsabilités. Il n'est pas interdit de devenir ministre quand on était écrivain et de redevenir écrivain quand on a été ministre !

Je passe sur deux rencontres personnelles que j'ai eues avec André Malraux et qui étaient un peu cocasses et tout à fait ratées, mais ça arrive souvent dans ce genre de croisement. Je vais en venir à trois ou quatre raisons plus sérieuses. La première sublimée, justifiée par le farfelu, et l'autofiction : c'est le mythomane, le bluffeur, le truqueur. Sujet rebattu qui pourrait évoquer un souvenir personnel, je le ferai avec pudeur car j'aperçois dans la salle Florence Malraux. Il se trouve que j'ai acheté, à mon retour en France, une petite maison dans un village près de Paris, le village de Vert, où Clara Malraux avait sa maison qu'elle partageait avec François Fejtö. Et Clara parlait comme Malraux écrit. On sous-estime beaucoup l'apport de ton de Clara à André Malraux. Mais le fait est qu'il n'y a pas de grand homme pour son ex, encore moins que pour son valet de chambre. Et à mes questions un peu indiscretes, un peu incongrues – je lui parlais de l'escadrille España : « Vous parlez, quelle blague ! il n'avait pas son permis de conduire, c'est moi qui le transbahutais. » Alors la grève générale à Canton : « Oui, oui, on a fait une escale de vingt-quatre heures à Shanghai, c'était pas mal, on a fait un peu de tourisme, c'est à la BN qu'il a écrit ça. » Bureau des périodiques... Important le bureau des périodiques. Tout ça aujourd'hui me fait sourire parce qu'après tout, le culot de la transfiguration, c'est la définition du génie. Chacun connaît le verbatim de la conversation avec Mao Tsé-toung, conversation diplomatique, donc il y a eu un preneur de notes. Une petite phrase assez amusante dit que Mao à un moment s'assoupit. C'est la platitude des conversations qu'on a avec les chefs d'État. Mais faire du vrai avec le faux, c'est satisfaire à la définition du poète : « Je suis un mensonge qui dit la vérité. » On évoque le mentir vrai d'Aragon. Jacques Lecarme disait

que la différence entre le mentir vrai de l'un et de l'autre, c'est que Aragon n'a pas fait de biographie ou d'autobiographie parce que pour Aragon, la biographie est toujours un mensonge et donc il a sauté à pieds joints dans la fiction. Toutes les mémoires sont truquées, alors autant faire le saut ! Les enfants sont des fabulateurs, donc les écrivains aussi, donc la question ne se pose pas. Ce qui me semble plutôt extraordinaire, c'est cet art d'habiller le symbole en trace, de transformer le monument en document ; ce qui implique une part de fabrication : pour produire du brut, il faut truquer. Et là, cette technique du bluff, elle était, comme beaucoup de choses chez Malraux, parfaitement prémonitoire parce qu'à l'ère de la photo, il y a un nouveau régime de vérité qui est celui de la trace, du direct, de l'empreinte photographique. Malraux a transposé cela avant même que ce régime de vérité ne fasse foi et même loi. Il a injecté du romanesque dans sa vie parce qu'il savait injecter de la vie à l'état brut dans le romanesque. La syncope, l'ellipse, le collage, le non discursif, disons l'art du discontinu comme disait Michel Murat, c'était avoir vingt ou trente ans d'avance. C'est un peu l'art du clip, du brisé. C'est l'irruption du coup de téléphone dans la métaphysique. Il y a là quelque chose de cinématographique – on pense à Orson Welles, parfois à Averty. Il y a là en tout cas de l'anticipateur.

Et puisque je suis au chapitre mythomanie, je vous lis un passage de Gracq, dans *En lisant en écrivant* :

« La mythomanie de Malraux me glace moins parce qu'elle est mythomanie que parce qu'elle est gravitée calculée, et quelquefois spéculation payante, parce qu'il a tiré sur elle bien d'autres traites que des traites littéraires : songeons à l'incroyable bluff chinois, auquel même Trotski se laisse prendre, et qui lui permet de traiter avec le Russe de pair à compagnon (chez Chateaubriand, même quand il raconte sa fausse visite à Washington, la mythomanie reste toujours bon enfant et cligne de l'œil au lecteur, mais hélas ! Malraux lorsqu'il fabule ne s'amuse que bien rarement.

« Quand je réagis contre mon irritation, je m'accuse de mesquinerie biographique et je me dis qu'en somme Malraux n'a fait qu'étoffer

sa vie des *addenda* qui lui semblaient dus, qui la prolongeaient organiquement, et dont seul le cadre trop étriqué d'une existence individuelle au xx^e siècle l'élaguait¹. »

Et il a cette image très jolie : « Chateaubriand retouche seulement le détail de sa biographie tandis que Malraux, dans ses écrits, traite hardiment sa vie entière comme une structure gonflable capable d'expansions indéfinies mais toujours selon sa forme empreinte. » Ça me semble une vue très exacte. Voilà pour cette première résistance dont le bruit court toujours. Il suffit de lire certaines biographies journalistiques pour comprendre qu'elle a la vie dure, cette résistance.

Il y en a une deuxième, c'est le style. Je suis tombé sur un article de Bernard Pivot, il y a très peu de temps, qui fait un compte-rendu du livre de Simon Leys : *Le Bonheur des petits poissons*. Et il ne peut pas s'empêcher au passage de dire : « Comme Malraux – qu'il n'aime guère –, Simon Leys a l'art de la citation et de la digression. Mais ce qui, chez Malraux, est trop souvent long, emberlificoté et nébuleux, est ici d'une rapide et vive clarté. » Voilà, c'est le tarabiscoté, le fumeux. En fait, je dirais plutôt une écriture goyesque, pleines de brisures, de cassures, de griffures ; c'est vrai : orageuse, un peu brûlante, le thermomètre monte très vite. Mais honnêtement, cette objection ne fait qu'exprimer le goût moyen en France. Il est vrai que la lecture de Malraux, notamment du *Miroir des Limbes*, exige une grande contention d'esprit par l'extraordinaire ouverture de compas, par les télescopages de dates, par une richesse allusive qui fait qu'on ne comprend pas tout : Il faut accepter une certaine difficulté. J'ai envie de dire que Malraux utilise le ton haletant du combattant, du militant, par temps de paix et que ce n'est pas très relax. Et je dis relax pour rebondir sur Gracq : « Il y a toujours le fait que les romans de Malraux me donnent l'impression de faire de la température, d'être un peu plus tendus, plus fébriles, plus survoltés que ne le comporteraient normalement leurs contenus, qui certes ne sont pas à l'eau de rose. Ce sont de beaux livres mais qui s'accommodent bien ensuite de la lecture d'un écrivain plus relax comme Stendal pour

¹ Julien Gracq, *En lisant en écrivant*, dans *Œuvres complètes*, t. II, éd. Bernhild Boie Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1995, p. 738-739.

équilibrer. » Il est vrai que ce besoin d'équilibre, on le ressent tant au bout du *Miroir des Limbes*.

Troisième type de résistance, excusez-moi je me nourris un peu de l'air du temps : Malraux trop français. Il n'y avait qu'à écouter Robert Harvey, ce matin, je me disais qu'il devait y avoir quelque chose de vrai là-dedans ! Cette idée est développée par un Italien, Maurizio Serra, qui vient de faire un livre sur Drieu, Aragon et Malraux. Maurizio Serra dit que le cas de Malraux est intéressant parce qu'à partir d'un certain moment, c'est devenu un phénomène strictement français, à l'intérieur du gaullisme, centré sur les idées qui s'agitaient dans le monde. Et il oppose le Malraux d'avant-guerre, qui fait de lui un des grands noms de l'intelligentsia internationale, alors qu'après guerre, Malraux a perdu ce statut – il le sait et il en a souffert ; son œuvre s'en est ressentie, ses livres des années 1960-1970 ont une très belle rhétorique à l'intérieur d'un discours très français, en décalage par rapport à la situation internationale. Je trouve cela renversant ! Car je ne crois pas qu'on ait été plus cosmopolite, plus ouvert au monde extérieur, plus anticipateur de la mondialisation que Malraux. Malraux a pratiqué la mondialisation 30 ans avant tout le monde ! Il parle de l'Orient, il parle du réveil de l'Orient, en 1925 ! Globe-trotter mieux aimé, on ne peut pas : le Japon, l'Inde, la Chine, fantasmés au début mais tout de même réels sur la fin de sa vie. Comment dire que cet homme là n'était plus dans le coup ? Là, je trouve qu'il s'agit d'une vulgate. Il suffit d'ailleurs de lire ses écrits sur l'art. Je n'ignore pas bien sûr toutes les objections des universitaires sur telle ou telle erreur factuelle ; il y a chez les spécialistes le côté officier de l'armée régulière contre un petit brigand, une sorte de guérillero, qui vient faire le fou en dehors des cadres ; on connaît bien cette critique. Les critiques dites sérieuses ne sont pas sérieuses me semble t-il, ces critiques là en tous cas. Quoi qu'il en soit, il suffit de lire ses ouvrages sur l'art pour voir que c'est vraiment le moins français des critiques d'art : le plus universel puisqu'il fait le tour du monde – le musée imaginaire et le musée mondial à la fois de la peinture et de la sculpture. En fait, pourquoi cette fausse impression s'est-elle répandue ? Je crois qu'il y a quelque chose de vrai dans cette idée d'un décrochage. Malraux dit de l'un de ses personnages :

« ses idées couraient mal en terrain plat ! » Et c'est vrai que Malraux a l'art d'inventer des terrains accidentés pour faire courir ses idées, pour les faire haleter, pour les rendre saisissantes, alors que nous sommes depuis en France, descendus en plaine. Il y a cette idée, chez Malraux, omniprésente et qui est l'idée de deux générations, celle qui a fait la guerre de 14 et celle qui a fait la guerre de 40, que la guerre dit la vérité de l'homme – que la vérité, de plus, passe par les hommes, pas par les femmes. Car il y a très peu de personnages de femmes chez lui. Il y a May bien sûr dans *la condition humaine* mais disons la femme est celle qui attendrit, qui amollit, qui ramène à la nature, on sait bien qu'il faut échapper à la nature, car elle ramène à la répétition cosmique, à la fatalité du ventre. Oui, il y a sur ce point un certain décrochage, décalage ; Simone de Beauvoir a dit énormément de bêtises, on en a entendu quelques-unes ce matin qui n'étaient pas piquées des vers mais elle a écrit *Le Deuxième Sexe*. Simone de Beauvoir fait les couvertures des magazines, ce que Malraux ne fait plus, et je crois ne fera plus avant quelque temps. Il reviendra, mais pas dans l'immédiat.

Quatrième et dernière résistance, celle que j'entendais souvent chez un certains nombres d'écrivains qu'on peut qualifier d'écrivains de droite : je pense à François Mitterrand par exemple. Malraux le vaticinateur, l'orateur incantatoire, flou, plein d'à-peu-près, plein de généralités, et là oui c'est vrai qu'il y a parfois une enflure, un ton un peu prudhommesque. Mais tout de même, quand on lit *le Miroir des Limbes* et notamment le passage avec Max Torres (autrement dit Max Aub), et qu'ils réfléchissent sur mai 68 en direct, leur discours est une prémonition absolument extraordinaire. Ce sont des analyses politiques percutantes. « On appelle aujourd'hui révolutionnaire un protestataire qui se regarde protester... » Pas mal ! Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que ce sont toujours des méditations à deux, antithétiques, comme dans *L'Espoir*. Cette phrase par exemple : « Constater la bêtise de la gauche n'est pas une raison pour trouver la droite intelligente. » Ou bien d'autres choses d'absolument prémonitoires. À un moment il dit : « On ne parle plus que de sexe, nous somme amputés des sentiments. » Mais dites-moi, dix ans après, Roland Barthes va faire un livre pour dire que nous sommes amputés des

sentiments et Malraux l'avait fort bien vu ! On dit, ah Barthes a découvert quelque chose... Non. Le nombre de prémonitions qu'on trouve chez Malraux, notamment quand il évoque les « hôtes de passage » – le progrès, la révolution, etc. –, cette façon qu'il a de mettre à distance l'actuel lui permet d'être exact avant les autres.

Je voudrais pour conclure, dire pourquoi Malraux donne l'impression de tourner le dos à ce que nous sommes devenus. Je crois qu'il est le dernier représentant de l'histoire-passion, qui est à la politique ce que l'amour est à un flirt. Oui, il y a une poésie de l'histoire chez lui et on pense à Chateaubriand, à cette poésie de l'histoire qui naît au xx^e siècle sauf que chez Chateaubriand, c'est une poésie de réverbération, c'est un jeu d'échos entre le présent et le passé qui tient d'abord à l'état des communications – Chateaubriand apprend la mort de Napoléon deux mois après le 21 mai 1821. Alors quand il y a deux mois, l'évènement actuel arrive déjà avec une amplification spontanément rhétorique. Disons que c'est la version *andante* de la musique de l'histoire. Chez Malraux, c'est la version *staccato* parce qu'il y a l'immédiateté, la simultanéité. Il y a quelque chose qui relève d'une poésie un peu cubiste, un peu postmoderne. Cependant c'est de l'histoire donc c'est du passé. Il y a une petite phrase, puisque j'essaie le binôme Malraux Gracq, il y a une notation très fine de Gracq : « Dès les premières pages des *Conquérants*, l'approche de Canton est rythmée non par l'apparition d'une côte qui se précise mais par l'affichage à bord d'une suite de télégrammes d'agences de plus en plus fiévreuses. » On pourrait appeler ça, si vous voulez, la fièvre du Vendredi Saint, pas du samedi soir, je veux dire la fièvre de l'attente apocalyptique du cataclysme, c'est-à-dire l'idée de « Levez-vous orages attendus », orages imminents et qui fait que Malraux appartient à la littérature du non, du non à la vie, du non à la nature, du non au paysage (très peu de descriptions géographiques chez lui) mais du oui à l'Histoire comme création de soi par soi, de l'Histoire comme anti-destin.

Il n'avait pas prévu l'écologie. Si nous quittons le temps pour l'espace, si nous quittons l'histoire pour la géographie, l'histoire comme grande promesse, comme succession d'évènements intelligibles en attente d'un dénouement, il est vrai que Malraux est encore dans ce continent

histoire, très judéo-chrétien, dont nous sortons. Ce serait peut-être là une façon de parler de nostalgie : il reste pour moi une figure exemplaire. D'ailleurs, s'il a anticipé tellement de choses, il a peut-être anticipé le retour de l'Histoire un jour, qui sait ? Mais il y a quelque chose d'un peu décalé et c'est de toutes les résistances à Malraux, celle dont je serais peut-être le plus proche.

Je ne voudrais pas terminer sur une note de ce genre. Puisque je vous ai parlé d'un petit texte, je vais oser ce que Jorge a fait lui-même, vous citer ce que j'écrivais au lendemain de sa mort dans ce texte ancien d'une quarantaine de pages : « L'esbroufeur faisait-il de l'ombre au romancier, les tranches du recteur au clinicien du réel ou bien avions-nous pour dégonfler l'enflure trop négligé ce souffle ? Nous, ses débiteurs, ses détracteurs, tout faux d'avoir laissé l'ancêtre sur le bord de route, seul avec ses fantasmes, loin derrière et qui le retrouvons maintenant au détour de tant de pages, devant nous. Le fantôme de Malraux n'a pas fini de nous précéder sur les brisées de notre histoire, sur les brisures de notre espoir. Malraux n'a pas toujours été du bon côté mais aux croisements de l'âme et du siècle, il est toujours arrivé avec vingt ans d'avance sur les autres. »

J'en conclus que nous avons trente ans de retard, mais c'est « mieux vaut tard que jamais ».

Régis Debray